

# NAM PHONG

REVUE BILINGUE LITTÉRAIRE ET DE DOCUMENTATION GÉNÉRALE

---

---

## Continuité de vues



par HAN-TAU

On a prêté à Monsieur le Gouverneur Général Robin ce mot, répondant à un parlementaire qui lui demandait de consentir au contingentement du riz comme à une « expérience » qu'on modifiera par la suite si les résultats montraient la nécessité de changements :

— « L'Indochine n'est pas un cobaye ».

Il ne m'a pas été donné de savoir si l'anecdote est véridique. Mais elle pourrait l'être, et pour ma part j'aime et j'admire ce mot. Oui, un pays quel qu'il soit ne saurait faire les frais d'expériences plus ou moins hasardeuses. La véritable politique doit savoir où elle va et s'arrêter dans un dessein continu.

Sa Majesté Bao-Dai le sait.



Huê a célébré le 30 Octobre (23<sup>e</sup> jour du 9<sup>e</sup> mois) l'anniversaire de la naissance de S. M. Bao-Dai (Fête Van-Tho).

M. le Résident Supérieur Grasseuil, suivi de nombreuses personnalités officielles françaises de la Capitale, toutes en grande tenue, s'est rendu le matin de ce jour au Palais Thai-Hoà. Le Chef du Protectorat de l'Annam a adressé à l'Empereur l'allocution suivante lui présentant à l'occasion de Son anniversaire, les vœux que Monsieur le Ministre des Colonies, Monsieur le Gouverneur Général et tous les Français d'Annam, forment pour le bonheur de Sa Personne, de Leurs Majestés les Reines Mères et de Sa Majesté l'Impératrice. « Permettez-moi, d'y joindre mes souhaits les plus sincères. Vous êtes à l'âge heureux où tout dans la vie doit être espoir et

joie. L'avenir s'ouvre devant Vous en de larges et durables perspectives de progrès, d'évolution ordonnée et de belles réalisations. Je connais les désirs de Votre cœur et j'y vois la promesse de hautes réussites. Dans le sillage de Sa jeunesse triomphante, Votre Majesté entraînera Ses sujets. Elle guidera la marche lente mais sans arrêt, d'un peuple au passé fort ; Elle suivra avec sympathie le mouvement d'une élite qui, juvénile à son image, s'élève sans renoncer aux traditions nationales.

« Du palais où Vous demeurez, Sire, Vos regards découvrent les collines agrestes où, en des parcs profonds, Vos grands ancêtres reposent bercés par le chant très doux des pins sous la brise. Attentif, respectueux, Vous écoutez les leçons du passé. Vous savez cependant qu'un peuple doit œuvrer dans le progrès et qu'à notre époque, plus qu'à aucune autre, celui-ci s'affirme par de sages réformes. Personnifiant l'Empire moderne d'Annam, Vous désirez que ne soient pas déçues les aspirations légitimes de Vos sujets mais qu'elles se développent en actes harmonieux exempts de timidité aussi bien que d'une précipitation génératrice de déceptions.

« L'an dernier, à cette même place, Monsieur le Résident Supérieur Thibaudeau vous disait : « J'ai été surpris de découvrir, chaque jour, un peu plus, comment Vous avez compris et rempli les devoirs de Votre charge éminente... »

« J'ai eu l'honneur, Sire, de Vous voir lorsque Vous allâtes au Tonkin. Je connus les sentiments généreux qui Vous animent et la noble conception qu'à l'exemple de Votre Auguste Père Vous vous faisiez de Vos pouvoirs tutélaires. Je puis exprimer les mêmes sentiments que mon prédécesseur mais je le ferai en une formule inverse : Appelé près de Vous, je ne fus pas surpris des qualités de cœur et de jugement du Monarque qui m'accueillait.

« Votre jeune sagesse était pour moi un gage sûr. C'est elle qui assurera la rénovation de l'Annam et conduira, sans indécision, ce pays dans la voie du progrès.

« Sire, tous ici, et quelle que soit l'humilité de leurs efforts, sont de toute leur âme et de toute leur énergie avec Vous dans cette tâche.

« Vous pouvez compter absolument, Sire, sur la loyale collaboration du Résident Supérieur et de ses services, sur notre plus affectueux dévouement pour que l'Annam, sans perdre la beauté émouvante de sa vieille civilisation, s'achemine vers un heureux avenir dans la gloire de Votre Règne »

A ces paroles le Souverain a répondu par des paroles qui dépassent par leur portée et leur valeur le cadre banal des congratula-

tions d'anniversaire et qui prouvent que S. M. Bao-Dai, en quelques années de pratique, a commencé à acquérir les qualités les plus nécessaires à un Chef d'Etat.

Après avoir remercié le chef du Protectorat des vœux et souhaits qu'il lui adressait au nom de Monsieur le Ministre des Colonies, de Monsieur le Gouverneur Général, en son nom personnel et au nom des Français d'Annam, Sa Majesté a dit : « Les sentiments que vous avez exprimés avec éloquence sont un nouveau témoignage de la confiance et de la cordialité qui règnent dans les relations entre nos deux Gouvernements.

« Comme vous le dites très bien, à notre époque, un peuple doit œuvrer dans le progrès et celui-ci doit s'affirmer par de sages réformes. L'immobilité et la stagnation sont une signe de décadence. L'Annam rénové, rajeuni par les apports de la civilisation occidentale, doit vivre avec son temps ; s'il ne doit pas oublier les leçons du passé, il ne doit pas non plus négliger les exigences du présent et les perspectives de l'avenir.

« Mais faire évoluer dans la voie du progrès un peuple profondément attaché à son histoire et à ses traditions est une entreprise difficile, délicate. *Depuis deux ans, je m'y suis consacré, en plein accord avec le Protectorat ; les résultats obtenus n'ont pas déçu mon attente. Les réformes que j'ai entreprises dans le but de moderniser les différents rouages de mon Gouvernement se sont traduites, dans toutes les branches de l'Administration, par un renouveau certain et une activité accrue. Plus que jamais, je suis décidé à persévérer dans cette voie, et je suis heureux à l'occasion de mon anniversaire, d'entendre l'éminent Chef du Protectorat me renouveler l'assurance de sa collaboration amicale et éclairée à cette œuvre de progrès et de modernisation. Je l'en remercie bien cordialement.* »

Ces paroles sont claires. Il suffit de savoir lire pour ne pas se faire de vaines inquiétudes sur de nouveaux et hasardeux changements qu'il ne paraît pas dans les habitudes du Souverain de vouloir et dans celles du Gouverneur Général Robin de favoriser. L'œuvre de reconstruction nationale de l'Annam est de longue haleine et demande de la continuité dans les vues et les efforts. Certain journaliste français a pu dire qu'il lui a paru que les Annamites sont inaptes à concevoir le dévouement à un idéal ou une doctrine, ils ne conçoivent que celui à une personne : un Souverain, un chef. C'est déjà beaucoup que de savoir se dévouer à un Souverain, mais nous avons bien peur que le culte d'un chef exclusif de toute autre préoccupation conduit parfois à des erreurs. Il faut apprendre à voir le Souverain ou le chef comme une incarnation de la Patrie et du Bien Public.

Si à l'occasion de Son anniversaire, notre revue a tenu à rendre hommage à l'Empereur dans ces lignes, c'est que pour nous la Personne auguste se confond avec l'idéal patriotique.

Une personnalité française très clairvoyante sur toutes les choses annamites, le Marquis de Barthélemy, a écrit dans les *Annales Coloniales* ces lignes sur le mariage de Sa Majesté :

« Le modernisme gagne les hautes sphères qui paraissent les plus fermées et entendent prendre l'avant-garde. Bao-Day a sans doute raison, car la cristallisation dans le passé a bien mal réussi à d'autres.

« L'écheveau est fort compliqué ; mais le temps et les événements débrouilleront les choses, et le mieux est de dire : « Tâchons donc de prouver que ce qui est fait est bien fait. Ce sera, pour nous, Français, je crois, la meilleure politique. » (*Marquis de Barthélemy*).

Je ne serai pas loin de soutenir d'une manière analogue que la meilleure politique pour un Annamite soucieux de l'ordre et des évolutions sereines, doit consister à tâcher de prouver, dans l'extrême complexité des événements présents, que ce qui est fait est bien fait : attitude paresseuse ? Non. Attitude constructive, tout simplement. Trop de critique est stérilement dissolvant. Trop de changements font d'un pays une sorte de cobaye lamentable. Ne semons pas dans la masse une agitation vaine. Demeurons aux aguets et tenons nous prêts à donner au moment voulu le meilleur de nous-mêmes aux tentatives dont nous aurons vu la fécondité certaine. Mais quand nous voulons faire preuve d'esprit critique, craignons de confondre les personnalités avec les doctrines, craignons de travailler à notre insu à des sabotages qui assimilent un pays à une cobaye faisant les frais de capricieuses expériences.

La continuité de vues est aussi ce qui caractérise M. le Gouverneur Général Robin dans toutes les questions, et particulièrement en matière indigène — La politique indigène, malgré l'urgence des problèmes économiques qui l'accaparent, demeure son souci principal. « Instituer et maintenir une bonne politique indigène, c'est à ce problème que se subordonnent tous les autres ». En ces termes s'exprime, sur la question de la « Domination et de la Colonisation », un diplomate distingué, M. Jules Harmand, rédacteur du traité de 1884 passé entre la France et l'Annam, dont l'ouvrage parut dans la Bibliothèque de Philosophie scientifique dirigée par le Docteur Gustave le Bon.

Sages paroles, que savent ne point méconnaître tous ceux qui, en matière coloniale, se sont inscrits dans la lignée des réalisateurs, des créateurs, des chefs dignes de ce nom. C'est pourquoi les trente an-

nées d'administration et de gouvernement en Indochine de M. René Robin, qui l'ont familiarisé avec toutes les questions indigènes qui s'y posent, et ont fait, lors de son retour à la Colonie, se réjouir Annamites, Cambodgiens, Laotiens et jusqu'aux Moïs par l'organe de leur chef, le pittoresque et vénérable Kundjonob, de Bandon (Ban Mé-Thuot), que Roland Dorgelès et maints autres écrivains-voyageurs rendirent célèbre, nous assurent que l'Annam avec lui évoluera sans expériences risquées.

La chaleureuse réception que réserva l'élite annamite à M. Robin au cercle de l'Association pour la Formation Intellectuelle et Morale des Annamites à Hanoi en Août dernier, n'a été que la traduction sincère de cette confiance générale des indigènes. Ils savent la compréhension parfaite de leurs mœurs et de leur psychologie par l'ancien Résident Supérieur au Tonkin qui leur avait donné des digues pour les protéger contre les inondations dévastatrices et des lois nouvelles en harmonie avec leur évolution. Ils sont sensibles à son premier geste au lendemain de sa nomination, accordant le pardon et la liberté à des milliers de condamnés, même politiques. Ils attendent les plus heureux résultats de sa politique réalisatrice et de sage conciliation, qui s'est une fois de plus affirmée dans son discours de Hanoi où il déclara vouloir maintenir l'admission à égalité de titres des Annamites dans des fonctions de cadres de gestion naguère réservées aux Français, où il constata l'excellence de la Politique de Protectorat conforme aux Traités mais étroitement adaptée d'autre part aux aspirations du peuple même, de ce peuple « dont le bien seul, disait-il, lui importe ». Ce dernier mot n'est-il pas de ceux où se peint tout un caractère ?

Récemment encore, M. Robin a décidé de procéder à une consultation générale dans toute l'Indochine auprès des intéressés eux-mêmes pour trouver une solution pratique au problème épineux des chômeurs intellectuels indigènes revenus de France avec des diplômes chèrement acquis et qu'il a été impossible d'utiliser. Autant de gages pour l'avenir. Mais à Hué, centre politique de l'Annam, où S. M. Bao-Dai sous les directives du Gouverneur Général Pierre Pasquier a déjà cherché à mettre en œuvre des réformes qui donneront un visage nouveau à la vieille Cour et au Gouvernement annamite, M. Robin après une prise de contact approfondie où il sanctionna les mesures prises, comprit vite que seules certaines questions de personnes, surtout dans un pays comme l'Annam, arrivèrent facilement à entraver le développement logique de l'application des meilleurs principes. Il semble que, sans hâte, mais après une mûre étude de tous les aspects de la question, M. Robin saura apporter d'ici un bref délai à l'Empereur d'Annam les lumières de sa sagesse et de son ex-

périence pour que le moindre grincement de la machine gouvernementale en Annam puisse être définitivement évité. Mais il ne saurait être question de rien bouleverser.

Aussi, la paix et l'ordre règne du Sud au Nord de la péninsule, les indigènes sont entièrement de cœur avec les Français dans la lutte contre la crise économique, parce qu'ils savent pouvoir compter sur le Chef éclairé qui « ne promet pas plus qu'il ne peut tenir, mais tiendra plus qu'il n'a promis », selon une de ces formules nettes et précises qui émaillent les rares discours de cet homme d'action. Ils savent qu'en observateur clairvoyant des événements et des hommes, l'ancien Chef du Protectorat du Tonkin qui a su y renforcer l'autorité du mandarinat indigène tout en rajeunissant l'institution par l'introduction du principe de la séparation des pouvoirs, qui y a tracé les principes d'un enseignement primaire ne « dépayasant » pas le petit annamite, qui y a diffusé largement dans la masse les idées françaises par la Fondation de la Bibliothèque de Traductions populaires « La pensée de l'Occident », continuera dans la voie de la prudente conciliation entre le respect nécessaire des traditions considérées dans ce qu'elles ont de meilleur et de profondément représentatif de l'âme d'une race, et l'assimilation française rendue chaque jour presque inévitable, du fait même de l'occupation de la nation colonisatrice, du contact quotidien des asiatiques avec les européens, et d'un exode d'étudiants en France qu'il n'est dans le pouvoir d'aucune autorité d'empêcher. Mais à l'égard du Souverain avec lequel il est parfaitement d'accord, aucune manœuvre ne serait tolérée pour n'importe quelles fins personnelles ou innovations prématurées. C'est ce que nous pouvons assurer à nos lecteurs.

## HAN-THU



## Bulletin de la Quinzaine

Une double nomination heureuse : Le Protectorat du Laos confié à M. Marty ; les Affaires Politiques de l'Union à M. Grandjean.

« C'est avec un contentement sincère que nous avons appris la désignation de M. Grandjean, administrateur, à la direction des affaires politiques de l'Indochine. Jamais homme ne parut, plus que ce fonctionnaire distingué, désigné pour remplir ces fonctions où sont nécessaires tant de qualités de tact, de travail, de courage, de culture.

« On connaît en Indochine M. Grandjean. Il est d'enseignement. Agrégé d'histoire, il a d'abord enseigné à Hanoï, puis a été censeur du lycée de la capitale du Nord. Il a ensuite été désigné comme Chef du Service de l'Enseignement en Indochine et, ayant subi avec un succès éclatant les épreuves du concours d'administrateur, il entra dans les services civils.

« Tour à tour chef de cabinet de M. Blanchard de la Brosse, puis de M. Robin, alors que celui-ci était Résident supérieur au Tonkin, M. Grandjean, qui se trouva aux heures difficiles de Yen Bay fut un serviteur précieux du pays. D'une intelligence lucide, d'une activité inlassable, il rendit les services les plus grands. Il administra ensuite la province de Thai-Binh. Il remplissait avec son dévouement habituel les fonctions de directeur des services économiques quand la fatigue l'obligea à prendre un repos bien gagné.

« M. Grandjean est un de ces hommes pour qui seule, compte, la besogne à accomplir, — et remplit son devoir comme si, chaque heure sonnée, il devait rendre ses comptes. De tels hommes sont rares. Ils sont mal compris. Mais ils inspirent un respect profond, pour le grand exemple qu'ils donnent et qui fait re-

naître un peu de la confiance dans la nature humaine, que serait perdre une fréquentation trop grande de l'humanité.

« M. Grandjean est capable de grandes choses. Il aime et connaît le délicat et lourd labeur qui lui est confié. Il le remplira donc avec joie. Mais, étant de ceux qui ennoblissent le travail qu'ils ont à faire, il eut, comme il fit déjà, rempli entièrement toute tâche qu'on lui aurait confiée.

« Nous ne savons trop si ce sincère témoignage de l'estime et de l'affection que nous inspire M. Grandjean lui plaira beaucoup. Il se contente du témoignage de sa conscience. Pourtant, il nous a semblé nécessaire de dire de l'un de ceux qui sont appelés à tenir l'un des « leviers de commande » de ce pays combien il était désigné pour réaliser les espoirs que l'on a fondés sur lui. »

Nous nous associons entièrement à cet éloge bien senti de la Presse Indochinoise. L'opinion que l'hebdomadaire cochinchinois exprime avec tant de discrétion et de mesure est celle de tous les Annamites du Sud au Nord comme celle des Français de la Colonie. M. Grandjean est une de ces personnalités qui attirent, retiennent, rayonnent la confiance et la droiture, respirent l'énergie et la franchise et le culte du devoir. Il est le type du Français qu'a amené sur ces rivages non pas le goût du lucre ni celui de l'avenir, mais le sens d'une mission à remplir. Mission éducatrice, mission civilisatrice, car les deux termes reviennent au même. C'est de M. Grandjean qu'est cette formule : « Eduquer c'est révéler des chefs ». On se rappelle qu'elle illustre un des passages les plus vibrants de cette conférence sur la mission de la jeunesse annamite qu'il fit à l'Université de Hanoï et qu'il nous faudra reproduire un jour et traduire dans notre par-

lie annamite, car jamais pages ne furent plus chargées de substance, de réflexion, de pénétrante humanité.

On ne forge des âmes bien trempées qu'en étant soi-même d'une trempe, vigoureuse. M. Grandjean, sous la toge du professeur ou sous l'uniforme des services civils, est tout d'abord cela : une âme vigoureuse sur laquelle on peut s'appuyer, une âme accueillante qui se donne et s'enrichit de ses dons. Nous supposons que s'il quitta un jour sa chaire de professeur agrégé pour des fonctions de commandement, c'est qu'il pressentit qu'en ce pays, le fonctionnaire d'autorité mieux que l'instituteur ou le professeur, éduque vraiment. Là où le maître instruit et enseigne, le mandarin annamite ou son chef français fait autant et plus : ils apprennent à faire passer ces enseignements en actes. M. Grandjean, administrateur, fut un homme d'action qui constamment se sacrifia à la tâche qu'il s'est choisie. Inlassable travailleur, il fut à chacun des postes qu'il occupait le chef dont la vie est un exemple vivant de conscience, de probité, d'humanité. Il nous souvient de cette période sombre de l'histoire du Tonkin qui s'appelle l'année de Yenbay ; aux jours critiques, M. Robin et M. Grandjean ne quittaient pas leurs bureaux, l'oreille tendue aux moindres rumeurs des provinces tonkinoises, au moindre coup de téléphone, l'esprit prêt à trouver les mesures qui concilieraient le mieux l'urgence de maintenir ou de rétablir l'ordre, et leur propre désir de ne prendre que les sanctions strictement nécessaires ; tous les deux, le Chef du Protectorat et le Chef de Cabinet, ils étaient en ce moment-là le cœur vivant et saignant du Tonkin endolori. Les nuits étaient longues, l'hiver rigoureux. Ils étaient là, sous la lampe, portant en eux le salut du pays. Mais M. Grandjean pensait encore à ses subordonnés les plus humbles qui, plantons dans les couloirs, miliciens ou corps de garde, veillaient : le Chef de Cabinet leur faisait donner de quoi acheter du bois pour se chauffer, quelques couvertures de renfort, et des « giò » avec d'autres provisions pour se restaurer au cours de leur travail.

M. Grandjean connaît le pays d'Annam et son âme ; il a écouté la terre et le paysan Tonkinois, il vécu la vie de Chef de Province dans le delta comme dans la haute Région Tonkinoise. Il a eu son mot à dire sur l'évolution nationale de l'Annam lors des heures qui furent cruciales, et des réorganisations qui furent des « plaques tournantes » sur lesquelles se dirigeaient dans tous les sens mais pour un identique objet, des décisions ultérieures : On se rappelle que l'actuel directeur des Affaires Politiques contribua grandement à élaborer le programme du concours de recrutement des nouveaux mandarins.

Le Gouverneur Général se connaît en hommes. M. Grandjean sera à la tête du Département Indochinois des Affaires politiques, un collaborateur actif et éclairé de M. Robin et un bienfaisant ami des Annamites. Plus encore à ce titre qu'à celui de paternel ami dont notre directeur littéraire a souvent et publiquement, loué la grande et heureuse influence dont il bénéficia de lui, le Nam-Phong salue très respectueusement M. Grandjean.

Il est de plus heureux et fier de l'élevation de son fondateur M. Louis Marty aux hautes fonctions de Résident Supérieur intérimaire au Laos. Elle prouve une fois de plus que M. Robin, en véritable Chef, sait récompenser les services rendus et les qualités d'intelligence de cœur de labeur et de dévouement.

M. Marty, ainsi que l'ont reconnu les journaux saigonais que nous avons cités dans notre dernier numéro, est un des administrateurs dont le nom restera dans les annales de la collaboration franco-annamite. Il travailla avec succès à la resserrer dans tous les domaines. Il veilla aux débuts de l'Asima devenu actuellement la seule maison franco-annamite de son genre en Indochine, avec une sollicitude et un désintéressement qui sont les marques d'une rare noblesse d'âme. Esprit très cultivé, lisant et parlant le Chinois comme un lettré chinois et versé dans la connaissance de

l'Amamite il fonda cette revue et ne cessa de lui accorder un appui moral précieux. Cœur droit et sensible, il est de l'avis de tous ceux qui le connaissent autrement que par d'absurdes racontars, une de ces natures d'élite au rayonnement duquel on ne résiste pas. Que d'attaques de mauvaise foi et de parti pris ont cherché à dénaturer cette physiologie d'une distinction et d'une clarté si françaises ! C'est que M. Marty fut à la fois notre « Ministre de l'Intérieur Indochinois » à des époques qui virent des réformes particulièrement délicates et mettant en jeu de puissants intérêts qui se croyaient inexpugnables et le Grand Manitou de notre Police Indochinoise. Or, la Police en tous pays a assumé un visage rébarbatif. Guignol rose le gendarme et tout le monde enfantin s'anuse. Le public se plaît à voir combattue la force qui assure sa propre sécurité, il a une tendance à ne noter dans cette puissante machine au fonctionnement subtil que les grincements ou les « ralés de moteur » qui parfois causent des accidents. La Sûreté Générale de l'Indochine, puissance mystérieuse et formidable, a été organisée par M. Marty d'une manière qui la met à même de répondre aux aspects les plus particuliers de sa destination. Mais il est facile aux gens de faire rejaillir sur l'homme l'élément d'impopularité que parfois la fonction comporte, et d'essayer d'étendre encore ce facteur ingrat à l'autre aspect de la fonction, celui du Directeur des affaires Politiques qui en réalité domine de très haut les affaires policières et sont synonymes de haute culture, de sens averti des réalités, de souci constant des intérêts publics les mieux adaptées aux contingences d'une époque donnée et d'une région déterminée.

M. Louis Marty eut toutes ces qualités au plus haut degré. Il est l'ami des constructions qui tiennent compte de tous les matériaux à mettre en harmonie et l'ennemi juré de toutes les destructions vaines et de toutes les intrigues. Qui donc,

pour peu qu'il soit impartial et clairvoyant, songerait à en blâmer celui qui assumait d'aussi complexes missions ? Nul à coup sûr des chefs qui se succédèrent à la tête de l'Union et en chacun desquels M. Marty put trouver toute la confiance qu'il mérite et tout l'appui dont il pourrait avoir eu besoin pour l'achèvement de projets ou travaux dont les principes comme les effets dépassaient les individualités et le temps présent.

M. Robin qui a apprécié de vieille date les qualités éminentes de M. Marty a tenu à infliger un démenti public à de sots bruits et à des attaques perfides. Ceux-ci et celles-ci, en un sens, servirent donc plutôt M. Marty qui vient de trouver une récompense qu'il n'attendait pas, — car la satisfaction du devoir rempli suffisait à cet homme trop fin et trop cultivé pour ne pas être dénué d'ambitions autres que celle de servir l'idéal qu'il s'est assigné de défendre — mais qui lui permettra, nous en sommes convaincus, une ascension méritée vers des « leviers de commande ». Un beau couronnement s'offre à cette carrière très remplie et déjà féconde. Le Laos, pays neuf, Cendrillon de l'Union Indochinoise a sorti de sa gangue ; puis les bases essentielles d'un développement harmonieux de ce Protectorat une fois posées, un court repos que suivra une ascension à de plus importantes fonctions. Telle est la ligne de vie que nous croyons avoir lu dans les astres pour M. Louis Marty. Nous ne pensons pas que notre affection et notre reconnaissance pour notre fondateur et notre parrain et pour l'ami éclairé de nos successifs Directeur et Directeur littéraire, aient pu nous faire prendre l'expression de nos désirs pour la réalité. On le verra bien.

A Monsieur le Résident supérieur intérimaire Marty nous présentons nos félicitations les plus chaleureuses et respectueuses et tous nos vœux pour son succès au Laos et d'autres succès futurs dus à ses hautes qualités.

N. P.

# Un Poème de Mâkhali-Phal

*Poétesse franco-cambodgienne*

*Notre article sur Mâkhali Phal ayant attiré de nombreuses lettres de lecteurs qui demandaient des renseignements sur la jeune poétesse et des spécimens de son talent, nous nous faisons un devoir de leur redire que Mâkhali Phal, à 17 ans, unit la beauté de l'esprit à celle du corps, si nous en jugeons par ses portraits aux yeux profonds, qu'elle est la fille de l'ancien Résident Supérieur M. Guesde et d'une mère Cambodgienne et que ses poèmes ont tous la séduction et la force de celui-ci que nous extrayons de Cambodge :*

\*  
\* \*

## A la Terre

*O Terre, ne blesse pas ses ossements  
Rig-Veda, contre Mrityou*

Je t'étonnerai, peut-être, quand je mourrai,  
Avec tout mon appareil royal et sacerdotal,  
Mais, je t'en supplie, ô Terre, ne me blesse pas !

Je te surprendrai, peut-être, quand je mourrai,  
Je t'étonnerai, peut-être, avec mes attributs,  
de simplicité, de bonté, d'infinité,  
d'éternité, d'unité, de divinité,  
Et néanmoins, je t'en supplie, ô Terre, ne me  
blesse pas !

Mes ascètes te surprendront peut-être,  
T'ébahiront peut-être,  
Te feront ouvrir démesurément peut-être  
Les yeux et la mâchoire,  
En te déclarant que je suis Dieu !  
Et cependant, ô Terre, ne me blesse pas !

Tu diras : quelle est cette jeune fille,  
Qui n'a guère que cinq ou six ans de plus que  
la petite Kala ?  
Et qui entre chez moi avec si peu de modestie,  
Qui frappe à ma porte avec tant d'arrogance,  
Qui tire de leur sommeil les rois de l'univers,  
Qui réveille en sursaut les rois de l'univers,  
Parce qu'elle veut la première place ?  
Je t'en supplie, ô Terre, ne me blesse pas !

Qui les pousse, qui les bouscule,  
Qui se rit de leur labeur passé,  
De leur anxiété,  
Qui se moque de leurs mausolées,  
Qui pousse de rire de leurs calculs,  
Qui hausse les épaules devant tous leurs calculs,  
Et devant le monceau d'or, d'argent, de sang,  
Qu'ils ont amassé dans leurs demeures.  
Qui profite de ce qu'elle vient d'être brûlée,  
Qui profite de ce qu'elle est cendre encore  
chaude,  
Pour balayer toutes ces vieilles cendres ?  
Et cependant, ô Terre, je t'en supplie, ne me  
blesse pas !

Quand je descendrai chez toi avec le son  
De mes cithares,  
Et le mugissement de mes conques marines.  
Avec mes parasols, avec mes éléphants,  
Quand je descendrai dans tes profondeurs,  
Avec mes cinq cents parasols blancs,  
Avec l'éléphant blanc,  
O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas !

Quand je descendrai dans tes profondeurs,  
Comme les rois d'Angkor et comme les princes  
d'Ayouthia,  
Et comme les seigneurs des dieux de Luang-  
Prabang,

Et comme le roi des éléphants,  
Et comme Sissowath et comme Norodom,  
Et comme le Seigneur des crocodiles,  
O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas !

Quand je descendrai dans tes profondeurs,  
Avec toute ma multitude,  
Quand je descendrai chez toi,  
Avec mes ascètes et avec mes danseuses,  
Avec mes attelages de gazelles,  
Avec mes courtisans qui me flatteront dans la  
mort comme dans la vie,  
Et mes fillettes-amazones qui portent, avec  
beaucoup de gravité,

La lance et le bouclier,  
Et qui déploient de grands étendards jaunes.  
Et avec mes princes qui se couronnent de  
tiaras d'or à triple dard aigu.

Qui montent des éléphants carapaçonnés d'or,  
Et qui regardent au loin,  
Et avec mes favorites ceintes,  
De baudriers d'or sur leurs seins nus,  
Et qui se balancent en palanquins,  
Et avec mes trois mille suivantes,  
Nus,  
Qui n'ont qu'un sampot d'or,  
Et qui portent de grands cierges,  
O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas !

Quand je descendrai chez toi avec ma robe  
d'or, avec mon sabre d'or (qui est  
bien celui d'Indra-qui est parfai-  
tement celui du roi des dieux).

Avec ma tiare d'or, avec mes babouches d'or,  
 — Mais on m'aura pris mon grand arc,  
 Avec mon masque d'or,  
 Avec mon sceptre d'or,  
 — Mais on m'aura sûrement pris mon petit jeu  
 d'échecs.

Et sûrement mes serviteurs m'auront aussi volé  
 cette petite boîte d'argent ciselé,  
 En forme de cygne,  
 Mes délices.

Est-ce qu'on me descendra,  
 Mahabaratta ?

Est-ce qu'on me psalmodiera,  
 Baghavad-Gita ?

Est-ce qu'on me bercera  
 Avec Ramayana ?

Est-ce qu'on me racontera l'histoire de cette  
 vieille qui avait battu deux petites  
 filles parce qu'elles avaient mélangé  
 à son riz des œufs de crocodile.

Est-ce qu'on voudra encore bien me raconter  
 l'histoire de cette princesse.

Qui avait mis au monde six petits enfants et  
 six petits serpents (et elle avait  
 bien peur de ses petits serpents-et  
 elle tremblait de peur chaque fois  
 qu'elle était grosse).

Est-ce que mes ascètes se dépêcheront de me  
 fabriquer ma lune,

De fabriquer mon soir,

Et mon aube,

Et mon fleuve,

Et ma foudre,

Et ma pluie ?

De fabriquer mon nuage, mon éclair, mon orage,

Et des dieux plus solides que le fer et l'airain ?

Et quand je descendrai dans tes profondeurs,

— Si j'ai le temps de les attendre.

Avec ma lune et avec mon soleil,

Avec mon crépuscule et avec mon matin,

— S'ils ne mettent pas trop de temps pour se  
 farder —

O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas !

Je me réveillerai peut-être,  
 Peut-être que je ne dormirai pas tout le temps,  
 Il est fort probable que je ne dormirai pas tout  
 le temps,

Et je t'étendrai mes main sur les parois,  
 Et je frapperai la paroi,  
 Et j'attendrai la réponse des ténèbres,  
 Alors, ô Terre, je t'en supplie, ô Terre, ne me  
 blesse pas !

Je demanderai : où est mon miroir,  
 Où sont mes onguents, où mes aromates,  
 Et la crème et la poudre dont je me fardais le  
 visage,

Et le rouge pour mes lèvres,  
 Et le rose pour mes ongles ?  
 O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas !

Je demanderai : où est mon dieu,  
 Où est mon petit dieu  
 Qui tournait aux quatre vents quatre visages ?  
 — Et le cinquième demeurait immobile ?

Je demanderai : où est le dieu, où est le dieu,  
 Qui baratte l'océan avec un serpent à sept  
 têtes ?

Je demanderai : où est le dieu  
 Où est le dieu tout en rouge et en noir,  
 Qui franchit les montagnes en s'arc-boutant à  
 deux serpents qui sifflent ?  
 O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas !

Levons-nous vite pour soupirer la Gayatri,  
 Et pour épeler Rig Vêda !  
 Vite, rallumons notre lampe !  
 J'entends les pas de ce vilain ascète qui m'a  
 fait hier décliner en pâli, trois  
 cent soixante-six fois !

« Une jeune fille s'ennuyait »,  
 Et qui m'a donné douze coups de rotin sur les  
 doigts...

O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas !

MĀKHALI-PHAL

Dans notre prochain numéro :

*Vers Une Renaissance Annamite*



L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro  
 la suite du récit **LE NOUVEAU VISAGE DE HUÉ** de Nguyễn-tiên-Lang

# VIEIL ET JEUNE ANNAM

par NGUYỄN TIẾN-LÃNG

Qu'on me permet un souvenir personnel. C'était quelques mois avant le retour de S. M. Bao-Dai, notre premier souverain qui soit allé s'instruire en Occident.

Je reçus un jour la visite d'un thua-phai. J'avais eu la curiosité de faire la connaissance de cet homme dont la vie m'avait paru pleine d'intérêt pour un observateur. Ancien maître de caractères chinois dans un village du Nghê-An, son pays d'origine, et vivant tranquillement avec sa ribambelle de petits élèves dont l'affection le consolait de ses échecs successifs aux concours royaux, il se vit un beau jour appelé comme volontaire pour servir, pendant la Grande Guerre, sous les drapeaux et en terre française. Il devint ouvrier, "ouvrier non spécialisé" ou O.N.S. comme on dit maintenant dans les conversations en parlant d'eux. Il apprit le français, se fit recevoir à son Certificat d'Études en France ; il est encore tout fier en évoquant ces modestes lauriers, car, me disait-il, c'était un très humble diplôme, il le savait bien, mais il était le seul candidat présenté par son cantonnement, et le seul candidat âgé. Il était de plus le seul candidat annamite. On lui fit une petite ovation après l'heureuse issue des épreuves, les Chefs comme les camarades le félicitèrent, et les éloges de ceux-ci surtout lui furent doux, car n'était-il pas en somme, à cette minute, un représentant de *l'intelligentzia* annamite ? Il s'applique la chanson populaire :

*" J'apporte ma cloche en pays étranger  
pour la faire sonner,  
Chante-t-elle bien ou pas ? Si un coup  
ne suffit pas, je laperçai toute une  
série de coups jusqu'à ce qu'elle élève  
sa voix "...*

Il faut que la cloche symbolisant en terre étrangère la voix d'un pays sonne haut et clair pour imposer l'admiration. Mon thua-phai est persuadé d'avoir fait sonner haut et clair sa clochette... Cette fierté native n'est pas si blâmable. Mais venons-en vite au point

où je vis les croyances de mon thua-phai relatives au retour de l'Empereur d'Annam.

Cet homme avait "roulé sa bosse" partout, car de retour de France, avant d'obtenir sa place de secrétaire du mandarin provincial, il avait passé par bien des aventures encore, — on pouvait donc le croire détaché des superstitions anciennes, ou du moins, affranchi de beaucoup d'entre elles. Il n'en fut rien, en ce qui concerne ses idées sur le retour de S. M. Bao-Dai.

Dès que j'eusse essayé de le fonder sur ce point, il manifesta quelques réticences, car tout bon fonctionnaire annamite s'imagine compromis aux yeux de ses chefs dès qu'il émet quelques idées, si anodines que soient celles-ci, sur les événements différents de ceux qui se déroulent parmi ses paperasses. Étrange prudence ! soit dit en passant. Mon thua-phai à la fin me fit des confidences :

" Permettez-moi de vous lire une lettre que je viens de recevoir de mes parents, me dit le brave homme ». Et il lut : « Ici, tout va bien, sauf que hier, vers deux heures de d'après-midi, nous avons observé dans le ciel un bien remarquable phénomène. Le soleil se mit à s'entourer d'un halo sombre, puis, tout autour on dirait un fragment d'arc en ciel avec les cinq couleurs rituelles : blanc, bleu, jaune, violet, rouge. C'était comme si les nuages colorés escortaient le soleil. J'ai bien observé les cinq couleurs. Je ne me suis pas trompé, le phénomène a duré plus d'un quart d'heure. Je pense que notre Empereur va revenir, et que peut-être, ce signe céleste rapporte à son retour. »

— Je le pense aussi, ajouta le thua-phai.

— Mai en quel sens interprétez-vous ce présage ? bon ou mauvais ? interrogeais-je.

Il se ferma. Il détourna la conversation. Peut-être aussi, sa susceptibilité s'imaginait-elle que j'ai voulu me moquer de ce qu'il m'avait assuré. Et ce soir nous ne causâmes pas plus avant.

" Sa Majesté Bao-Dai sait-elle, me deman-

dai-je, que pour le paysan courbé sur rizière et dont l'âme est restée simple comme l'âme des hommes du passé, les moindres faits de quelque importance apparus dans le Ciel, sur la Terre ou sur l'Eau sont des signes où se manifeste l'intérêt que la Divinité prend au retour de l'Empereur d'Annam ? » Mon confrère, M. Nguyễn-van-Vinh, dans *l'Annam Nouveau*, à la même époque, remarquait qu'on prétend dans les milieux royalistes que l'absence du Roi a été cause de tous les malheurs : révolte dans le Nghê-Tinh, famine d'un côté et de l'autre, crise économique et mévente du riz. Si donc le retour de S. M. Bao-Dai coïncide avec la fin ou une atténuation sensible de tous ces maux, concluait M. Vinh Elle aura pour Elle une grande partie du peuple, toute celle qui reste attachée à ces vieilles croyances ».

Cela est bien observé et bien dit. Vivant ce temps-ci tout près de la masse paysanne, j'ai bien vu qu'elle s'imagine sincèrement qu'il existe des rapports entre la lune rousse, la grêle sur son champ, l'inondation ou des phénomènes de réfraction solaire, et l'Auguste Personne du Souverain, ou ses augustes actions.

Et bien des gens sont restés, en Annam, peuple sur ce point.

Témoin mon interlocuteur ; et tant d'autres en Annam lui ressemblent. C'est ici le pays de l'immobilité. Ils n'ont rien changé à leurs superstitions, à leurs rites, quelquefois pu être leurs expériences. Pour autant que l'immobilité soit une chose à éviter dans la vie d'un peuple ou d'une race ; il ne faudrait pas en somme être trop sévère à ce qu'on appelle depuis quelque temps les "déracinés" de l'Annam. Il faut se déraciner. Mais voilà, il y a la manière.

Mais il est bon certes, qu'il reste encore, sur la globe, des âmes fidèlement tournées à de très vieilles croyances. Sa Majesté Bao Dai sait-elle que des millions de ses sujets observent les astres, les vents, les nuages et les eaux pour s'efforcer d'augurer de chacun de ses actes ? Je crois qu'Elle le sait. Je crois que son Auguste pensée est pleine du sentiment de ces immenses espérances de son peuple.

Ces réflexions me reviennent à propos d'un article de Madame Marie-Louise Gasc

dans *Le Petit Parisien* sur nos croyances et nos superstitions. Et voici que ma pensée ne se détache plus de cette période de notre histoire récente : retour de l'Empereur. L'allégresse générale le reçut. Le nationalisme se manifesta sous des formes pondérées et sympathiques, même en Cochinchine terre devenue française après l'annexion et vivant un régime politique et administratif distinct.

J'avais noté à cette époque des doléances significatives du *Phare* de Saïgon sur une abstention regrettable, la *Tribune Indochinoise* s'est fait l'écho des protestations de nos compatriotes du Sud au sujet d'une regrettable omission lors de l'arrivée de S. M. Bao Dai dans les eaux de la baie de Can-Gio. Il a dû sembler étonnant à Sa Majesté, écrit ce journal, qu'il n'y eût aucun Annamite de la Cochinchine à bord du d'Arta-gnan pour lui offrir les hommages de compatriotes du Sud, pas même un représentant officiel de la population ou un fonctionnaire annamite. Tout Annamite qui aime sa Patrie, qui, après tout, est fier d'avoir un Roi, a comme moi le cœur serré en pensant que pour un événement de pareille importance dans l'histoire du pays, toute une partie de la population soit tenue à l'écart ».

Cette doléance qui paraissait l'expression d'un sentiment véritable de la population indigène de Cochinchine est la manifestation pleine d'enseignement d'un nationalisme de bon aloi. Je confirme qu'en mon actuel séjour, je peux vérifier que terre française, la Cochinchine reste annamite de cœur : elle ne devait en rien en effet des conséquences de quelque nature qu'elles fussent, du retour de S. M. Bao-Dai, toutes les discussions sur les réformes prochaines que S. M. Bao-Dai se devrait d'envisager portaient toujours sur des questions intéressant uniquement l'Annam et le Tonkin, — ou l'Annam-Tonkin, comme disent d'aucuns, partisan d'un "sens unique" dans la politique à suivre et l'Administration à appliquer à ces deux protectorats malgré la différence visible de leurs degrés d'évolution.

La Cochinchine tint néanmoins à ne pas oublier qu'elle fut une des trois parties de l'Empire (une des trois *kỳ* comme nous disons), et qu'elle restait une des trois parties du pays d'Annam. La Cochinchine ne renia pas la patrie annamite. Je vérifie ce reconfortant sentiment qui demeure inchangé.

La patrie annamite est donc toujours une réalité, une réalité presque tangible et en tout cas bien vivante. « Une nation est une âme, un principe spirituel ». La nation annamite, malgré les différences que les hasards historiques ont fait naître dans la condition qui échet à chacune de ses parties, garde son unité profonde, s'il est vrai que la base fondamentale de tout groupement national est dans la conviction commune à tous ses membres d'être unis, liés dans le passé, dans le présent et, probablement, dans l'avenir.

La forme de nationalisme annamite dont nos compatriotes fournirent des manifestations, est de celles qui n'altèrent en rien l'attachement loyal des Annamites à la patrie française, leur seconde patrie, et qui, d'autre part, n'est pas à quelque point de vue que l'on se place, contradictoire avec la volonté commune des jeunesses intellectuelles des trois « ky » de voir le pays d'Annam transformer résolument certaines de ses institutions, adapter certaines de ses traditions aux formes nouvelles d'une vie qui ne soit pas anachronique dans un monde où tout évolue selon des rythmes et des cadences fougueux.

Pierre Mille, dans un article qui fut publié par la *Dépêche Coloniale*, (Paris), avait noté à propos de la collaboration franco-annamite, la dualité qui existe dans nos aspirations.

« On se trouve, écrivait-il, en présence de vingt millions d'hommes et de femmes qui, depuis des milliers d'années, ont une civilisation, une morale, une religion d'une certaine sorte, ayant quelque chose de commun avec les nôtres mais en différant pourtant de manière irréductible. Cependant, curieux de notre culture, sinon de notre civilisation, désirant se l'apprécier, et de façon individuelle, y parvenant ».

Cette dualité qui est, on le reconnaît, pour nous une nécessité vitale, est le grand drame de l'Annam d'aujourd'hui.

Il fut un temps où la tendance que nous pouvons qualifier de « passéiste » l'emportait. Il fut un temps où la mode était de déclarer ou de feindre le respect de tout ce qui est « vieil Annam ». Attitude d'ailleurs assez « photogénique » et bien capable par là de tenter les hommes politiques. Mais il semble bien que l'heure sonne maintenant pour ceux

qui, tout en vénérant le passé, savent ne point chercher à maintenir les survivances. Nous aussi, nous aimons à promener un regard mélancolique sur l'édifice branlant de notre ancienne grandeur. Nous aussi, nous aimons à incliner nos réflexions pieuses et les sympathies de nos amis occidentaux sur les prestiges surannés de notre passé millénaire. Mais si quelque pan de mur s'écroule dans le temple qui reste pour nous sacré, nous ne saurions qu'en recueillir les débris dans le linceuil de pourpre dont Renan voulait envelopper le dernier sommeil des Dieux quand leur régime est révolu.

\*  
\*

J'avais écrit à cette époque du retour de l'Empereur :

« Lesampions des fêtes sont éteints. L'Empereur travaille. Il a travaillé. Ses premiers gestes furent à tous les égards remarquables et sympathiques. Notre sagesse populaire, nationale plein de verve caustique, raille « ceux qui louent le gendre du Roi d'être bien habillé », puisqu'il est bien naturel qu'un gendre de roi soit bien habillé, il n'a aucun mérite à cette élégance, et le prochain n'a aucun mérite à épiloguer là-dessus : tout commentaire sur les beaux habits du gendre royal est chose superflue et même basse flatterie. Bien des éloges qu'on a fait de S. M. Bao-Dai paraissent être si l'on ose ainsi parler du même tonneau que ceux adressés aux beaux habits du Pho-Ma (gendre royal). Nous voulons dire qu'il paraît assez naïf ou bien superflu. N'est-il pas tout naturel que notre jeune souverain, ayant passé toute une partie de son enfance, son adolescence et sa jeunesse en Occident, et étant de plus dans toute la force de sa jeunesse active et intelligente, ait donné, dès les premiers jours de son règne des preuves de la haute intelligence, de son clairvoyant modernisme et d'une généreuse activité. S'extasier là-dessus paraît vain.

Ceci dit, il est permis à un jeune Annamite de s'exprimer avec sincérité l'impression de réconfort et d'espérance immense et justifiée qui l'emplit devant ces heures nouvelles que vit l'Annam sous l'impulsion d'un tel Monarque dirigé par la France libérale. Il n'y a rien de déplacé à faire l'éloge des

actes par lesquels S.M. inaugura son règne». J'éprouve le besoin de me citer moi-même pour expliquer mon attitude dans cette revue. Je souhaite et désire que la Jeunesse même acquise aux idées démocratiques plutôt que monarchiques comprenne que ce qui se fait à Hué ne mérite pas l'hostilité. Des espoirs démesurés seront aussi dangereux pour nous que le Chef d'Etat Annamite. S.M. lui-même nous en a avertis. Certaines phrases de sa première ordonnance (ordonnance du 1<sup>er</sup> septembre 1932), dans leur discrétion obligatoire possèdent une résonance qui émeut. On sent la bonne volonté du jeune souverain de mettre en balance, d'une façon sincère, ce qu'il peut et ce qu'il veut :

« Nous savons, dit l'Empereur d'Annam, le 10 septembre 1933, que notre retour a fait naître de grands espoirs chez ceux de nos sujets qui sont restés fidèlement attachés à la gloire de notre dynastie et au bonheur de notre Empire. Au risque de troubler des rêves qui nous touchent profondément par la sincérité et la confiance dont ils témoignent, nous demandons à ceux-là même de nos sujets qui ont rêvé l'aube de notre règne comme une transformation idéale et chimérique de l'ordre des choses réelles, de réfléchir et de voir cette heure avec la sage et froide raison qui sait se libérer du rêve pour scruter les faits dans leur exacte réalité ».

Mais il a parfaitement raison de se maintenir dans la politique adoptée, et de faire les déclarations qu'il a faites à l'occasion de son récent anniversaire, le 30 octobre 1934. S.M. Bao-Dai a parfaitement raison de chercher un compromis raisonnable entre les bonnes relations du passé et les transformations inéluctables de l'avenir. Nous aussi nous avouons que nous avons été et restons plusieurs à nous demander, bien souvent, s'il ne vaudrait pas mieux que non seulement Sa Majesté qui sera le premier travailleur dans le chantier de l'Annam Moderne mais aussi tous ceux qui travaillent pour notre rénovation, se mettent résolument à faire plus de cas de l'avenir que du passé ?

Sans vouloir le moins du monde soutenir ou prêcher le déracinement total — ce qui serait folie — il faut être, dans la peau d'un

jeune Annamite, pour savoir, pour sentir combien il est douloureux de constater que le souci de ne pas renier le passé, — qui est une forme de l'amour-propre national chez les Annamites, et une conception de l'esprit Vieil Annam dans les milieux officiels, — aboutit, en ce pays, à vouloir bien souvent rafistoler de vieilles choses inutiles qu'on aurait mieux fait, semble-t-il, de reléguer au Musée ou au Magasin des Antiquailles...

Nous prétendons qu'aussi respectables que les gens qui exhibent à tout instant leur culte de la tradition, signe d'un souci patriotique de la continuité spirituelle de l'Annam, — sont ceux qui, plus francs, plus courageux, préfèrent dire nettement : « Nous sommes fiers de notre civilisation millénaire et de nos traditions, certes. Mais ne vous y trompez pas : nous sommes des premiers à n'y attacher du prix qu'en tant que pièces de musée. Nous ne voulons pas l'impossible ; or n'est-ce pas vouloir l'impossible que de désirer ralentir ou modifier la loi de l'évolution et du devenir ? — Nous sommes fiers de nos traditions anciennes, mais nous ne demandons qu'à en forger, grâce à votre aide, de nouvelles qui vaudront bien celles-là ; nous voulons apprendre de l'Occident des formes de vie et des principes d'action nouveaux, qui seront le gage de notre force future ».

Nous parlions l'autre jour de ces choses avec un de nos amis français, professeur de l'enseignement secondaire, homme de quelque expérience en matière de psychologie de la jeunesse annamite. Il fut de notre avis. Il conclut en matière de boutade : « Au fond, il faudrait, pour le bien de l'Annam futur, que les Annamites se mettent à devenir annamitophobes à l'égard d'un grand nombre de vieilles idoles spécifiquement annamites tandis qu'en même temps, les Français soient plus annamitophiles que jamais pour tous les Annamites qui cherchent et qui œuvrent ainsi hors des chemins battus ».

Mais le rôle d'un Empereur est de tout concilier. La tâche est assez compliquée en elle-même pour que nul n'aille encore la lui compliquer.

NGUYỄN-TIÊN-LANG

# LA LANGUE ANNAMITE

dans ses tendances actuelles (1)

par NGUYỄN - VĂN - LIÊM

Les origines de la race annamite se perdent dans la nuit des temps. Des accidents successifs de son histoire, il est résulté que sa langue est constituée, pour une bonne moitié, par des mots dérivés du chinois sous lesquels sont noyés des vocables d'origine diverse : *sanscrite, thai, môn, khmer, malaise, muong, banhar, polynésienne* même, d'après le Père SOUVIGNET. (2)

Comme moyen de transcription, « tout porte à croire, dit Pétrus TRƯƠNG-VINH-KÝ (3), que les Annamites d'autrefois (les Giao-Chi) avaient une espèce d'écriture phonétique, comme celle de leurs voisins d'origine aryaque ou pali ; mais en 186 de l'ère chrétienne, elle a été remplacée par l'écriture idéographique des conquérants chinois qui fut introduite et imposée de force par les ordonnances du Roi lettré (Sĩ-Vương) ». Celle-ci est restée en usage courant en Annam, jusque sous la domination française, pour les actes publics comme à l'occasion des transactions privées.

Pourtant l'annamite proprement dit a eu de bonne heure ses créations littéraires et les lettrés, pour les transcrire, ont adapté les caractères chinois en une sorte d'écriture phonétique appelée « chữ nôm ».

Quelles conséquences aux points de vue intellectuel et historique cet usage aurait

amenées, si l'école l'avait systématisé ? Est-il impossible que le Viêt-Nam suivant de moins près son suzerain chinois dont il a subi sans discontinuité l'influence culturelle, eût manifesté sa personnalité en un cycle d'évolution plus originale ? Si ces questions rétrospectives restent sans réponse, elles peuvent avoir une signification pour l'avenir.

En tout cas, l'écriture « nôm » dérivée d'un système idéographique très ancien, ne s'est pas imposée à l'école d'autrefois. Supplantée par les classiques chinois, la littérature annamite ne s'est pas développée. Le concours de l'écriture latine devait lui réserver une plus brillante destinée.

Dès le début de l'ère française, la latinisation de la langue annamite, adaptée par les missionnaires portugais et français du XVI<sup>ème</sup> siècle, promettait à la société annamite un essor intellectuel considérable. Pétrus TRƯƠNG-VINH-KÝ, Paulus HOÀNG-TINH-CỬA, TRƯƠNG-MINH-KÝ et d'autres de leurs contemporains ont montré tout le parti qu'on en peut tirer. Mais de longues incompréhensions réciproques aux points de vue politique et religieux ont faussé le sens d'évolution du pays. Luro, au collège des Stagiaires, a regretté qu'on ait écarté trop tôt les lettrés. On eût dû les aider, pensait-il, à créer la littérature quốc-ngữ, et, par là, à

(1) Communication lue à la SOCIÉTÉ DES ÉTUDES INDOCHINOISES à la Séance du 19 septembre 1934, réunie sous la présidence d'honneur de M. PAGÈS, Gouverneur de la Cochinchine.

(2) LES ORIGINES DE LA LANGUE ANNAMITE, collection « Variétés Tonkinoises », IDEO.

(3) P. Truong-vinh-Ky, GRAMMAIRE DE LA LANGUE ANNAMITE, 1883.

réaliser la soudure entre les deux civilisations sino-annamite et française.

Néanmoins, le contact des races procède par des rapprochements continus et c'est au plus fort de la Grande Guerre, en 1917, que, appuyé par le gouvernement en la personne de M. l'Administrateur MARTY, MM. PHAM-QUYNH et NGUYEN-BA-TRAC fondèrent le NAM-PHONG. Dans cette revue, où trois langues étaient représentées : l'annamite, le français et le chinois, ils entreprirent de confronter les pensées d'occident et d'orient.

Le NAM-PHONG avait eu des précurseurs sans doute ; mais sa fortune les éclipsa tous. Que se passa-t-il ? Par ailleurs, la force française s'était révélée aux yeux des Annamites sous de multiples aspects d'activité qui étaient autant de défis aux « cinq éléments » et d'offenses aux génies du Ciel et de la Terre. Par contre, dans cette revue, sans l'ombre d'une contradiction, on a pu rapprocher avec le plus parfait désintéressement les acquisitions spirituelles caractéristiques de l'Europe et de l'Asie. Peut-être, à la confusion de ceux qui affirment que les dieux peuvent mourir (1) les esprits de l'Orient se réconcilieront-ils avec ceux de l'Occident, car depuis qu'ils se sont rencontrés, on a vu se déclencher cette floraison de la littérature quốc-ngũ dont nous étudions aujourd'hui un moment d'évolution. Plus d'un signe montrent que l'écriture latine régénère aujourd'hui la langue annamite. Les œuvres de valeur qu'elle a réalisées portent la promesse du début de son printemps. Un printemps de renaissance, dirons-nous après M. Ung-Hoè, (2) de Huê, car les Annamites, fidèles au culte de leur mort, n'ont garde de renier leurs chefs-d'œuvre et leurs reliques.

\*  
\* \*

A l'occasion de ce renouveau, on constate, en effet, certaines tendances très nettes du quốc-ngũ.

Tout d'abord, on voit que, soit pour inventorier un savoir qu'il tient de la Chine ou de l'Inde, soit pour s'initier à la science de « l'Europe et de l'Amérique », l'écrivain annamite va chercher des vocables dans le vieux fond chinois auquel les Japonais ont ajouté depuis peu des synthèses nécessitées par leur rapide modernisation. En prononçant le chinois à la manière annamite, on convient de transcrire :

giai-cấp	pour caste
bà-la-môn	brahmane
Thủ-dà	Sudra
Lực-phê-dà	le Rig-Véda
ngiệp-báo	le Karina
luàn-hồi	la samsàra
khuyh-hiróng	tendance, penchant
không-gian	l'espace
thời-gian	le temps
lý-thuyết	théorie
ngịch-thuyết	paradoxe
phê-bình-chủ-nghĩa	criticisme
cá-nhân-chủ-nghĩa	individualisme
nhiệm-vụ	rôle, fonction
nhãn-góc	champ visuel
bồi-dưỡng	cultiver, entretenir
đề-huè	collaboration
nhập-tịch	naturalisation
kinh-tế-học	économie politique
kỹ-hà-học	géométrie
luyện-kim-học	alchimie
lý-hóa-học	physico-chimie
kỹ-hà-cấp-số	progression géométrique
số-học-cấp-số	progression arithmétique

Guidé par les besoins du moment, l'Annamite se laisse aller à ce mouvement pro-chinois sans aucune gêne, ni mesure. Le lexique du NAM-PHONG, le DICTIONNAIRE DES LETTRÉS de VŨ-ĐINH HẢI et CONTY, celui de CORDIER, celui de ĐÀO-DUY-ANH et, en dernier lieu, le HÁN VIỆT-THÀNH NGŨ de BŨU CÀN

(1) Pierre VARET, En pays d'Annam, *les Dieux qui meurent*.

(2) Ung-Hoè, la Renaissance annamite, *conférence*, in NAM-PHONG.

reflètent cette première tendance qu'ils continuent de favoriser.

Elle a été si forte pendant quinze ans qu'elle ressemble à une certaine gourmandise des convalescents. Actuellement, elle est en voie de se calmer, ou tout au moins de se régulariser, et c'est heureux ; car si un long jeûne ne fait pas vivre, la gourmandise tue à coup sûr. Ce travers aujourd'hui persiste chez les seuls lettrés attardés qui ne sont pas rares, malheureusement, ou chez des originaux qui, eux, sont de tous les temps.

Sans doute, les néologismes sont nécessaires à une langue en retard qui aspire à s'intégrer rapidement des notions innombrables et toutes neuves. Mais une acquisition réelle exige de gros efforts de pensée et ne réussit guère par une transposition automatique. Pour se faire comprendre du lecteur annamite, il faut écrire l'annamite, et non pas le chinois latinisé. A l'encontre de l'art architectural, les constructions les plus belles et les plus solides s'obtiennent avec des matériaux qui priment déjà par leur ancienneté, nous voulons dire les caractères chinois que la langue parlée a annamitisés par un long usage. Constatons que sont entrées en faveur d'emblée des combinaisons formées de phonèmes de cette catégorie, comme :

pháo-binh	artillerie
pháo-thuyền	canonnière
điện-lực	énergie électrique
điện-quang	lumière électrique
giao-thời	période de transition
kỷ-niệm	souvenir, commémoration
khẩn-hoang	défricher
giá-trị	prix, valeur
sách giáo-khoa	manuel scolaire
lạc-viên	jardin édénique
cải-lương	réforme
giải-thoát	délivrer
cao-thượng	supérieur
bất động-sản	propriété immobilière
mộng-tưởng	rêve, illusion.

L'expérience amène un triage des néologismes et une revision des transcriptions de noms propres, c'est ce qui caractérise une deuxième tendance. On concède volontiers aux anciens les transcriptions défectueuses mais devenues familières comme Âu-châu, Mĩ-châu, Hì-lạp, La-mã, Nã-phã-luân, Hoa-thịnh-đốn, correspondant à Europe, Amérique Grèce, Rome, Napoléon, Washington, mais on préfère Hì-ma-lai-a à Hì-mã-lập-nha, la-tin à lạp-đinh, Pa-ri à Ba-lê, A-lách-ca à A-lạp-tì-gia (Alaska), A-lê-xãn-đơ-rô, A-lạp-son-đắc-lô (Alexandre de Rhodes). Or, convient tout de même que La-lãng, Mạnh-đức-tr-cửu, L-r-thoa, Đạt-nhĩ-vãn, Bạt-đạt, toutes prononciations annamites de transcriptions chinoises rendent mal aux francisants les noms de Roland, Montesquieu, Rousseau, Darwin, Pasteur. Multipliées dans un texte, elles le rendent inintelligible. En tout cas, on s'interdit d'écrire *hạch-tu-ôn* pour peste bubonique qu'on traduit par *bệnh dịch hạch, hải-tảo* (algue marine) pour *rau câu, đinh-nha* (bourgeon terminal) pour *mầm ngọn, đường-niễn bệnh* (diabète) pour *bệnh tiểu-dường* ou *bệnh đại-dường*.

Par cette revision et ce triage, on identifie toutes choses, on approfondit toutes notions : on apprend. Et au fur et à mesure, l'ouvrier intellectuel annamite modère l'emploi du caractère et lui substitue des combinaisons du « *nôm* » de tous les temps. Cette troisième tendance marque sa maturité, car il les réussit très heureusement. Ainsi, au lieu de :

sinh-tồn (existence)	il écrit : sống còn
đoản-thiên-tiêu-thuyết	
(conte)	truyện ngắn
kỷ-lực (mémoire)	tri nhớ, sức nhớ
văn-uyên (jardin littéraire)	vườn thơ
báo-giới (la presse)	làng báo
văn-giới (le monde des lettrés)	làng văn

văn-gia (homme de lettres)	nhà văn
sung-thiệp (florissant)	đầy đủ
dịa-cầu, hoàn-cầu (le globe, la terre)	trái đất
độc-giả (le lecteur)	bạn đọc
thính-giả (l'auditeur)	người nghe

Cette tendance se réclame d'ailleurs d'une tradition illustre, et un examen attentif des œuvres anciennes en chữ-nôm nous en rend compte. Le *Chinh-phụ-ngâm* de M<sup>me</sup> ĐOÀN-THỊ-ĐIÊM et le *Kim-vân-Kiều* de NGUYỄN-DU sont à ce point de vue typiques. Toujours, c'est par une traduction fidèle et en même temps très personnelle qu'une langue s'approprie la pensée interprétée par une autre.

A vrai dire, ce n'est pas en cette période de croissance que la langue réduit l'étendue des champs où elle moissonne, et probablement elle modère ses appétits pour mieux s'assimiler une nourriture abondante qui, somme toute, a été bien apprêtée pour son tempérament. Les caractères chinois sont plus en faveur que jamais, puisque l'étude en est aujourd'hui désintéressée, et point n'est difficile de citer de jolies expressions chinoises toute récentes. Mais il est certain que les nouveaux lettrés ont pris une conscience plus précise de leur personnalité et des beautés de leur charge. Pour laisser une œuvre à travers un métier, ils s'attachent à penser et à créer, et de cette conception est sortie une heureuse politique d'initiative et d'"aménagement des emprunts".

Visiblement celle-ci tient compte des aspirations d'une masse populaire, qui, se laissant toujours diriger, n'accepte plus d'être négligée. Sorti de sa tour d'ivoire, le lettré se mêle à elle. Il ne peut plus lui tenir le langage d'autorité et de mystère d'autrefois. De gré ou de force, il se démocratise. Quand il propose *phi-cơ* (volant-machine), *phi-thoàn* (volant-véhicule) pour avion, *vô-luyện-diện* (s. f. électricité) pour T. S. F., *điện-thoại* (électricité-parole) pour télé-

phone, le peuple lui retourne *máy bay, giáy thếp gió, giáy thếp nói*; et quand on lui fait accroire que le jeu de toboggan se passe sur un *thiên-văn-đài* (observatoire astronomique), il va l'essayer et rectifie que c'est un banal *cầu-tuốt*, un pont où l'on se laisse glisser (1). Le peuple est toujours peuple : discipliné ou frondeur, il reste souverain pour adapter la langue de sa formation sentimentale et de son évolution intellectuelle.

Les emprunts aux langues polysyllabiques sont relativement restreints. On entend bien couramment des phrases comme celle-ci : « *Moi vừa mới gặp Monsieur Thời đây; lui nói lui đi xuống Messageries rước son frère bên France về, rồi lui về banque lãnh cái chèque trả tiền cho tôi* ». Ce sabir de haute classe provoque aujourd'hui un sourire qui n'est plus indulgent. L'annamite parlé comme la littérature écrite s'observe davantage et les mots de consonance annamite l'emportent sur les autres. Droit de cité est accordé d'emblée aux mots qui se transcrivent sans aucune difficulté en quốc-ngữ, exemples : *cuốc* (course) *xekéo*, *bác* (bac), *xà-lúp* (chaloupe), *ca-nốt* (canot), également *ô-tô*, quoiqu'on ait *xehoi*. De même pour *cách-son*, *cà-phê*, *conhát*, *uich-ky*, *sô-cô-la*, *tu-xô*, tout un vocabulaire introduit à la diligence des voyageurs de commerce et des agents de publicité.

Se pliant volontiers au sport cosmopolite, le quốc-ngữ concède au parler international ping-pong, pool, corner, basket-ball, volley-ball, base-ball que, jusqu'à nouvel ordre, l'on écrit sans modification. Il a naturalisé *to-nít*, *banh*; timidement il propose *dần-g-xinh*. Il en fera encore d'autres sûrement. Mais on dit aussi *vô-dịch-toàn-cầu* (champion du monde), *đấu-võ* (boxe), *vợt* (raquette) *đánh quần vợt* (jouer au tennis), *đấu-cầu-tròn* (foot-ball), *cầu dài* (rugby).

(1) — Exemple emprunté à M. PHAN-VĂN-HÚM, in PHỤ-NỮ-TÂN-VĂN, mai 1933.

En somme, des affinités profondes et continues impriment à la langue annamite une tendance pro-chinoise marquée. Par les caractères chinois, l'unité de culture se prolonge dans l'Asie Jaune. Toutefois, celle-ci n'exclut pas les apports européens. De nombreuses expressions nouvelles sont incorporées, parfois de façon inconsidérée. Mais à l'usage celles-ci décanent. Par éclectisme, par respect pour sa personnalité, l'esprit annamite en dégage bientôt l'idée essentielle et, après l'avoir adaptée à sa mesure, avec ses matériaux propres, il en reconstruit d'autres plus familières. Tout en s'enrichissant et se défendant, il essaie de créer et telles productions en quôc-ngũ marquent un effort de compréhension de l'Occident qui n'est ni sans originalité, ni sans succès.

L'Annamite annamitisant, car ainsi il faut désigner l'espèce, se hâte de couler dans ces cadres toute l'ardeur d'une intelligence entretenue en veilleuse pendant de longs siècles aux dépens d'une mémoire que l'écriture chinoise a beaucoup surmenée. Et c'est curieux comme à tous les degrés de l'échelle sociale, il s'applique à apprendre en écrivant.

Il s'adonne à tous les genres avec des succès divers. Les derniers lettrés survivants se hâtent de fixer les éléments de la langue dans des dictionnaires, des anthologies. A côté des romans historiques, des traductions plus ou moins confuses de livres de médecine, de magie, de chiromancie, l'on connaît des interprétations fort heureuses du bouddhisme et du confucianisme. Le dictionnaire de l'A.F.I.M.A. sera la grande œuvre d'une élite intellectuelle dont le NAM-PHONG aura été le porte-parole autorisé.

Mais l'appel de l'Occident est impérieux et pressant, et ses méthodes positives s'imposent. Si la tradition, legs de sentiment et de pensée des générations éteintes, ne souffre pas d'être traitée avec désinvolture, des nécessités présentes invitent à dégager la scien-

ce qu'elle représente des approximations primitives. L'âge de l'irréel s'estompe. Le signal a été donné et les vieux sont en train de passer la main aux jeunes avec recommandation de suivre la technique intellectuelle des Européens. Et si, jeune ou vieux, l'on revient sans cesse vers les lieux où dorment les morts pour leur demander le secret de la vie, l'esprit critique imprègne tout et marque chez l'Annamite d'aujourd'hui l'appartenance d'un effort de soi vers une destinée qui penchait trop jadis à tout attendre du Ciel.

Tout fier d'un libre arbitre qu'il vient de reprendre et dont il apprécie la grandeur sans en mesurer toujours les servitudes, il s'exerce surtout dans le roman et le conte. A son aise, il laisse aller son imagination, car ainsi le veut la jeunesse ; mais aussi cette jeunesse essaie de calmer ses inquiétudes et d'affermir son cœur pour porter le drame profond de sa pensée en métamorphose.

Déjà transparait l'empreinte de la culture française. La phrase annamite, dont la structure est fixée, d'après le Père CADIÈRE (1), par l'ordre analytique et chronologique, s'approprie avec bonheur certaines tournures du style français. Elle se pare de ses qualités de réalisme, de précision et de clarté, tout en conservant le coloris et la subtilité de l'expression orientale. Outre des traductions de chefs-d'œuvre de la pensée française (2), des essais de synthèse voient le jour et le suffrage favorable du public indique leur valeur, — qui est locale, nous en convenons, — et surtout leur portée sociale.

Pressés de faire œuvre originale, nos écrivains n'ont pas négligé les vulgarisations scientifiques. L'histoire, la géographie, les connaissances de sciences naturelles et physiques, la technologie, tout a tenté leur zèle et il est touchant de surprendre en dehors de l'école, en dehors de tout abri officiel, des questions ardues de vocabulaire comme celles-ci : comment conviendrait-il de traduire monocotylédones, muscinées et renonculacées ? — acide butyrique, phénol, acétone et alcool méthylique ? — bacille et

(1) R. P. LOUIS CADIÈRE, De quelques règles de la Pensée chez les Annamites, d'après leur langue. EXTRÊME-ASIE, 1925.

(2) LA PENSÉE DE L'OCCIDENT, Bibliothèque de traductions dirigée par MM. VAYRAC et NGUYEN-VAN-VINH.

coccus, cathétérisme et ovariectomie ? — cossinus et cosécante ? — Y a-t-il lieu de suivre une nomenclature internationale ou de se ranger à l'acquit sino-japonais ?

Grâce au quốc-ngũ enrichi, assoupli, adapté à son rôle créateur, des ouvriers anonymes sont en train de travailler, dans des coins souvent plus que modestes, à cette soudure entre deux civilisations souhaitée il y a soixante ans par Luro et à laquelle Pétrus TRUÔNG-VĨNH-KÝ a consacré toute sa vie.

..

Ces généreuses tendances sont humaines. Mais de tous temps, peu humaine a été la manière de les envisager, et c'est pourquoi elles n'ont pas été servies, bien au contraire.

Sur ce plan, Luro a eu des vues lumineuses inspirées de la plus grande probité et ses opinions trouvent dans le tableau de la société annamite moderne leur exacte et décevante illustration. A une autre occasion, nous reviendrons sur les unes et les autres.

Hâtons-nous de dire que si la plume savante de Pétrus TRUÔNG-VĨNH-KÝ a laissé une œuvre consistante on ne saurait attendre un succès égal des tentatives en ordre dispersé de la jeunesse annamite. La crise actuelle des échanges a montré que l'indigène ignore tout des conditions de la vie économique moderne. Non seulement il n'est pas averti des surprises de l'agio, mais encore l'école qui lui a créé des besoins n'a pas mis entre ses mains les moyens de les satisfaire. Le malaise social permanent qui atteint la société annamite jusque dans ses fondements, les croyances et les mœurs, permet de penser, avec Luro, que l'œuvre française d'instruction publique en pays annamite, a été faussée dès l'origine par une erreur de psychologie : la politique d'assimilation. La langue française dans l'enseignement indigène en a été l'instrument à double tranchant.

Mais il faudrait s'élever, croyons-nous, au-dessus des contingences locales pour se rendre compte qu'une erreur de même nature est à la base du conflit qui dresse les foules asiatiques contre les puissances européennes. Un drame profond se joue sur le do-

maine spirituel et met en enjeu l'âme de l'individu et des peuples. Ce drame, c'est la lutte d'influence entre la civilisation d'écriture chinoise et celle d'écriture latine. Son dénouement se dessine à peine ici que, déjà, sur un autre versant de l'Asie tumultueuse, une autre pensée représentée par l'écriture arabe se lève pour la revendication de ses droits et prérogatives.

La race annamite, en particulier, placée à la ligne de partage des humanités indo-européennes et asiatiques, est le plus profondément atteinte. Regardant à l'orient, elle souffre l'indicible nostalgie de vingt siècles de servitude et d'espérance. Se tournant vers l'occident, elle subit tour à tour la tentation d'un mirage ou l'écoeurement d'un vertige. De l'admiration confiante, elle passe à l'angoisse du doute. Ses cadres sociaux se délittent, sa conscience collective s'évanouit sous ces aspects mouvants du recul impossible de la civilisation d'orient et puis de la transfusion massive et inaccoutumée de celle d'occident. Celle-là prétend détenir la sagesse et l'esprit de mesure, fruit d'une expérience qui remonterait à cinq mille ans. Celle-ci apparemment plus jeune, mais éminemment active, semble moins attachée à poursuivre les fins de la vie qu'à perfectionner ses moyens, et à en user, Quoiqu'il en soit, si naguère l'Annamite n'a pas soupçonné l'existence de ce lointain monde, il réalise aujourd'hui avec effroi et le plan idéal de sa civilisation et ses desseins singulièrement défigurés. Le feu que celle-ci propage est d'autre nature que celui de son ancienne foi.

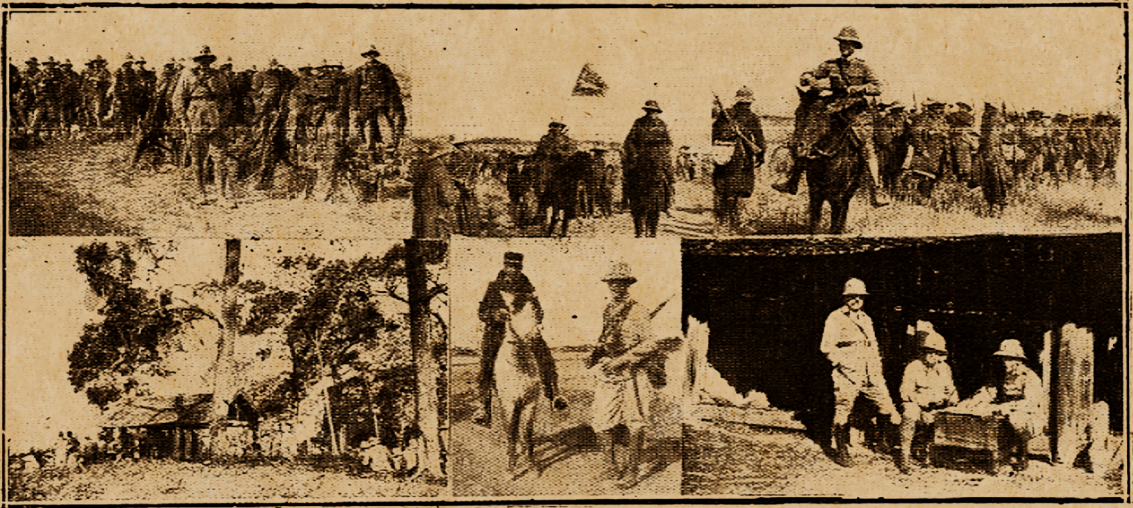
Cependant, avec les biens et les maux qu'ils répandent, les hommes d'occident ont apporté, comme riche présent de bienvenue, l'alphabet quốc-ngũ dérivé de l'écriture latine. Cet instrument rend aujourd'hui possible une œuvre que l'ancien « chũ nôm » a bien timidement entreprise mais sans la poursuivre : la vulgarisation de la pensée et des moyens de vie, et par voie de conséquence, le rapprochement des classes sociales et la libération de l'individu. On pense que, toutes choses étant égales, la vieille idéographie chinoise ne réussirait pas aussi rapidement une œuvre parallèle en Chine et au Japon. — Que cette libération et cette vulgarisation conduisent ou non l'humanité

Quang-cảnh cuộc tập trận lớn ở Lục-nam



*Kinh ảnh T. B. T. V.*

Quang-cảnh cuộc tập trận lớn ở Lục-nam



Kính ảnh T. B. T. V.

annamite au paradis, ceci regarde son Créateur. Etant au purgatoire, nous ne pouvons que travailler de façon à ne pas mériter l'enfer.

La langue annamite moderne, née des profondeurs de la conscience des multitudes qui y ont collaboré depuis vingt siècles et plus, servie à souhait par la cursive latine, est plus apte que jamais au service de l'enseignement populaire et à la synthèse d'une pensée originale. Elle sollicite instamment ces fonctions et la place qui devrait lui revenir dans une société annamite bien équilibrée : la première à l'école. Ce sont ces tendances que notre étude aura eu la prétention de mettre en relief en nous appuyant sur les éléments de la langue elle-même.

Et puisque la France intellectuelle semble aujourd'hui fixée sur la vaine ambition d'assimiler les peuples de couleur, nous dirons que la communauté franco-annamite ne connaîtra stabilité, prospérité, force et durée que le jour où l'élément natif, arriéré mais plus dense, aura retrouvé le sens de sa conscience collective par l'effet d'une instruction efficiente et d'une culture que lui-même doit élaborer.

« C'est parce que nous avons été instruits dans notre langue que nos esprits se sont éveillés », a dit TAGORE. Rien ne permet de supposer que l'Annamite qui sait en prendre les voies et moyens est incapable d'accéder aux régions abruptes du savoir et d'apporter une contribution de qualité, et non seu-

lement de quantité, à une œuvre qui voudrait être de libre alliance franco-annamite, humaine avant tout, et non point, de façon unilatérale, coloniale et française, ou, par une opposition fatale, nationale et annamite.

\* \*

Pour réussir l'œuvre, une atmosphère de sympathie et de liberté est indispensable aux hommes. Apparemment, il ne tient qu'à eux à l'obtenir. Simple question d'attitude de l'esprit et du cœur.

Il apparaît significatif que l'élite française appelle aujourd'hui les protégés annamites à une coopération effective et désintéressée sur le plan de la littérature quôc-ngũ. Ainsi nous avons compris les concours que la SOCIÉTÉ DES ÉTUDES INDOCHINOISES a décidé d'organiser en cette langue à partir de cette année. Nous croyons pouvoir apporter ici, à cette élite française, généreuse et compréhensive, si brillamment représentée au sein de cette compagnie, l'expression déférente de la gratitude des travailleurs intellectuels annamites. Il n'en manque pas qui sont probes et convaincus de la noblesse de l'œuvre spirituelle. Ce sont nos « hoc-giã » en français *écoliers*, ou plus exactement *escoliers*, puisqu'ainsi on appelait jadis les artisans de la Renaissance française.

NGUYỄN-VĂN-LIÊN

